

George ORWELL
1984
Nouvelle traduction par Josée Kamoun
GALLIMARD, Paris, 2018

Une nouvelle traduction de « 1984 » que j'appelais de mes vœux¹ sort donc tout juste des presses au moment où le roman tombe dans le domaine public, c'est-à-dire au moment où certainement des traductions concurrentes moins fautives allaient apparaître.

Pour donner une idée de l'évolution du style général, voici le début du premier paragraphe du roman, dans sa version anglaise, son ancienne traduction et la nouvelle :

« *It was a bright cold day in April, and the clocks were striking thirteen. Winston Smith, his chin nuzzled into his breast in an effort to escape the vile wind .../...* »

« *C'était une journée d'avril froide et claire. Les horloges sonnaient treize heures. Winston Smith, le menton rentré dans le cou, s'efforçait d'éviter le vent mauvais.* »

« *C'est un jour d'avril froid et lumineux et les pendules sonnent 13 :00. Winston Smith, qui rentre le cou dans les épaules pour échapper au vent aigre, .../...* »

Le passage de l'imparfait au présent est sans doute ce qui frappe immédiatement. Qui dit « présent » dit aussi « présence ». Et l'histoire devient plus proche, rendant certains passages encore plus effroyables, à la limite du supportable.

Dans une courte note, Josée Kamoun explique son choix de ne pas avoir traduit « Big Brother », tout comme Amélie Audibert, la première traductrice. Pourquoi ne pas avoir gardé, pour traduire *newspeak*, « novlangue », qui me semble être devenu un terme bien enraciné dans le monde francophone ? Est-ce que « néoparler » prendra avec le temps les mêmes connotations négatives ? L'avenir nous le dira... Mais ne boudons pas notre plaisir.

Quoique le plaisir ne soit pas ce qui caractérise le plus ce que l'on ressent à la lecture de « 1984 » !

Mais les moyens utilisés pour diriger les sentiments davantage encore que les pensées ont évolué. Influencer la pensée est aisé pour qui contrôle l'information. C'est à la portée du premier magnat de la presse venu, ou du premier régime autoritaire bien outillé. C'est là que les projections de la science fiction sont régulièrement prises en défaut. Comme les prévisionnistes « sérieux », les romanciers prolongent l'existant et, en l'exagérant, ils décrivent le possible. C'est oublier justement que l'existant accouche toujours d'innovations qui ne lui ressemblent pas mais en sont quand même la descendance. Et, en relisant aujourd'hui le roman d'ORWELL, on peut se dire que l'Angleterre, où se situe l'action, ne ressemble pas à une URSS stalinienne aggravée. Et se rassurer ainsi : la catastrophe annoncée n'a pas eu lieu ! Le problème, c'est qu'elle a peut-être eu lieu, ou est en train de se réaliser, mais justement sans les signes évidents qui nous révolteraient. Elle se réalise avec l'aide active, la servitude volontaire du plus grand nombre, en douceur, grâce au numérique. Pas besoin de *télécrans* qui surveillent et imposent leurs messages, pas besoin d'un *ministère de la Vérité* qui traficote les archives et les infos en permanence, les réseaux sociaux et les algorithmes de Big Data, que j'appelle la sœur de Big Brother, remplacent avec simplicité, et une efficacité tout aussi égale, ces moyens coercitifs. Le peuple en redemande ! Inutile d'entretenir des guerres territoriales dont on ne sait pas si elles existent vraiment contre l'*Estasie* ou l'*Eurasie*, la guerre économique est bien plus subtile et tout aussi sujette à des renversements d'alliance traîtres et imprévisibles. Pas besoin d'organiser des *minutes* ou des *semaines de la Haine*, quelques exigences impossibles (d'accueil sans frontière ou de protection identitaire, peu importe pourvu que le Bien ne soit que d'un côté) aboutiront au même résultat au nom de l'amour (de l'autre ou de soi, de l'égalité obligatoire entre tous ou de la liberté légitime de chacun). Et ainsi, tous ou presque seront disposés à sacrifier leur vie, et surtout celle des autres, pour une cause vécue comme nécessaire et juste. Ce que la falsification permanente des informations obtient

¹ Dans la lecture n°38 (James CONANT. *Orwell ou le Pouvoir de la vérité.*)

George ORWELL
1984
Nouvelle traduction par Josée Kamoun
GALLIMARD, Paris, 2018

dans le roman, la surabondance des infos invérifiables, et quelques scandales de *fake news* officiellement promues, celles par exemple concernant l'assassinat bien documenté d'un journaliste russe réfugié en Ukraine², suffisent à discréditer toute nouvelle et donnent la permission à chacun de ne croire qu'à ce qu'il veut, et d'en trouver toutes les confirmations « réelles » sur la toile virtuelle³.

Au fond, l'imagination d'Eric BLAIR n'est pas aussi perverse que la réalité sociale que nous réussissons à créer collectivement. Mais la direction est bien celle-là : un monde artificiel, dans lequel la vérité des faits « objectifs » se meurt, où la manipulation et la subjectivité égoïste règnent, et où, sans aucune nécessité d'un complot organisé et coordonné, l'intérêt des puissants pour continuer à garder leurs positions de domination fait qu'ils sont fondamentalement d'accord, même à travers leurs conflits. N'en font les frais les plus sanglants que les petits, ceux qui ne sont rien, les éternels fournisseurs de chair à canon. Les dominants, eux aussi peuvent perdre (le pouvoir), en ayant la plupart du temps assuré leurs arrières. Le désir d'être toujours (le) plus puissant suffit pour unir des gens qui accepteront de prendre le risque de perdre tant qu'ils pensent qu'ils vont gagner. Leur objectif commun, à ces rivaux adorateurs de la Puissance, prendre et garder le pouvoir, co-organise le monde de leurs actions et de leurs décisions. Ils jouent avec les mêmes règles, et n'ont pas besoin de se concerter : l'argent est le moteur, le pouvoir est le but, et lycée de Versailles. Aucun complot n'est nécessaire. L'intérêt suffit. Les subtilités stratégiques qui viennent ensuite sont en réalité au service d'une idée simple : le cours (de mon pouvoir / de la bourse...) monte-t-il ou descend-il ? Les voiles d'une entreprise du Cac 40 sont poussées par les vents de la cote, eux-mêmes soumis aux résultats aveugles du trading haute fréquence. Une fois cela défini, toutes les contorsions du middle management ne peuvent se faire que dans ce terrain, et asservies à ce but.

ORWELL n'a guère l'air optimiste sur le fait de pouvoir, dans une visée humaniste, modifier les règles du jeu. Pas de *happy end*. La perversité l'emporte, et arrive même à se faire aimer, après avoir détruit toute possibilité d'amour entre individus de chair et de sang, c'est-à-dire imparfaits, limités. L'objet de cet amour, Big Brother dans le roman, cette chose à visage humain qui n'existe pas, porte un nom tout simple dans notre monde : c'est l'idéal d'un Bien Absolu.

C'est toujours en son nom que se commettent les crimes les plus abjects, en toute bonne conscience.

² Arkadi Babchenko, dont la mort a été mise en scène le 29 avril 2018.

³ C'est ainsi que, si je connaissais bien le révisionnisme de l'extrême droite qui nie la réalité des chambres à gaz hitlériennes, j'ai découvert le révisionnisme de gauche par la bouche d'Alain Badiou, réhabilitant Mao qui « n'aurait tué que 700 000 personnes » et non les millions qu'on lui attribue, et idem pour les crimes stalinien « qu'on exagèrent beaucoup ». Ces chiffres « faux » ne peuvent donc pas servir à condamner ces régimes ! (entendu sur Public Sénat, dans l'émission d'Adèle Van Reeth ; Livres & vous, le vendredi 8 juin 2018). Comme j'aime à dire ironiquement, ces gens pensent qu'« on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ». En somme, c'est pas grave, le capitalisme, en plusieurs siècles a certainement tué plus de monde. La preuve : il ne reste aucun ouvrier vivant des XVIII^e et XIX^e siècles, ils sont tous morts, tués par le capitalisme certainement !...